L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 19 FEVRIER 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

Dufour & Dennet,
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 19 FEVRIER 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par le Shérif, au local, Nos 219 et 221 rue Orléans.—Le contenu et installations d'un magasin de dry goods et notions et un lot de meubles de maison. Aussi, à la Bourse d'Encan St Charles.—Bail, droit d'occupation, etc.

Par Danziger & Stern, à la Bourse des Encanteurs.—Diamants, montres, argenterie et articles divers.

Napoléon Autocrate.

Dans les lettres inédites qui suivent et qui contiennent généralement des ordres donnés par Napoléon à ses ministres ou aux grands officiers de l'empire, l'âme de l'empereur se montre sans voiles ; son autorité s'exprime sans précautions oratoires, avec la rude franchise d'un homme qui a pris l'habitude d'aller droit au but, sans s'inquiéter de la moralité des moyens. Les citations que nous allons faire mettent à jour quelques-uns des procédés de gouvernement que Napoléon prenait la peine d'indiquer à ses ministres et à sa police, entre deux campagnes.

A M. Fouché, ministre de la police générale

Posen, 1er décembre 1806.

Monsieur Fouché, je vous envoie un paquet trouvé sous l'enveloppe de l'empereur de Russie. Je ne pense pas qu'il y ait du mystère là-dedans. Tout me paraît innocent dans cette correspondance. Mais je désire savoir quel est l'homme de lettres qui correspond avec l'empereur de Russie. Vous pouvez remettre le paquet sous l'enveloppe de l'empereur de Russie et le laisser passer.

Au même.

Pultusk, 21 décembre 1806.

Monsieur Fouché, si M. Chénier se permet le moindre propos, faites-lui connaître que je donnerai l'ordre qu'il soit envoyé aux îles Sainte Marguerite. Le temps de la plaisanterie est passé. Qu'il reste tranquille; c'est le seul droit qu'il ait.

Ne laissez pas approcher de Paris cette coquine de Mme de Staël. Je sais qu'elle n'en est pas éloignée.

Au même

Rambouillet, 7 septembre 1807.

Monsieur Fouché, donnez ordre que le sieur Kuhn, commerçant d'Amérique à Gênes, fût mis en arrestation comme porteur d'une croix de Malte donnée par les Anglais et comme agent des Anglais. Ses papiers seront saisis, le dépouillement en sera fait et il sera détenu au secret jusqu'à ce que vous m'en ayez rendu compte. C'est individu, ayant reçu une décoration étrangère, n'est plus Américain. Du reste, je suis fâché que vous ayez communiqué avec l'ambassade des Etats-Unis. Ma police ne connaît pas d'ambassade. Je sais le maître chez moi ; quand un homme est suspect, je le fais arrêter. Je ferais même arrêter l'ambassadeur d'Autriche s'il tramait quelque chose contre l'Etat....

A Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie, à Monza.

Fontainebleau, 28 septembre 1807.

Mon fils, il paraît qu'il y a deux partis chez les troupes russes, l'un qui n'aime point l'empereur ni les membres de sa famille. Faites-les observer l'un et l'autre. Faites-vous rendre compte de leurs propos; envoyez moi leurs noms afin que je connaisse ceux qui sont attachés à l'empereur et ceux qui ne le sont pas.

Au maréchal Victor, gouverneur de Berlin.

Venise, 6 décembre 1807.

Mon cousin, je reçois la lettre par laquelle vous me faites connaître que le prince Auguste de Prusse se conduit mal à Berlin. Cela ne m'étonne point, parce qu'il n'a pas d'esprit. Il a passé son temps à faire la cour à Mme de Staël, à coppet, et n'a pu prendre la que de mauvais principes. Il ne faut point le manager. Faites lui dire qu'aux premiers propos qu'il tiendra, vous le ferez arrêter et enfermer dans un château, et que vous l'enverrez Mme de Staël pour le consoler. Il n'y a rien de plus comme tous les princes de Prusse!

A M. Fouché, ministre de la police générale.

Paris, 18 février 1808.

Monsieur Fouché, donnez un passeport à la célèbre Pamela pour venir en toute sûreté à Paris, et, à son arrivée, faites-la venir chez vous pour causer avec elle sur l'Irlande et l'Angleterre.

Au même

Metz, 23 septembre 1808.

Monsieur Fouché, le *Publiciste* du 22 contient des questions théologiques ; cela n'est que d'un mauvais effet. Il peut on pas laisser les questions théologiques aux prédicateurs ? J'avais déjà dit connaître mon intention que les journaux cessassent de s'en occuper. N'est-ce cela fait que les prêtres soient payés ou non ? Il faut éviter de troubler l'Etat par ces bêtises.

Joachim Napoléon, roi des Deux-Siciles, à Naples.

Burgos, 14 novembre 1808.

Mon frère, je reçois votre lettre. Je vois avec plaisir ce que vous dites de la disposition des esprits à Rome. Il faut, de votre côté, y contribuer, et ne pas répandre de bruits aussi ridicules que ceux de crédités par la lettre de Gallo, où il déclare que vous n'étiez pour rien dans ce que je faisais. On sent bien que vous ne me gouvernez pas et que vous n'avez pas d'influence dans un pays qui n'est pas sous votre domination ! Ce désaveu ne pas de sens.

J'ai appris avec peine que vous aviez dit des singeries pour saint Janvier. Faire trop de ces choses-là n'en impose à personne et fait du mal.

Au prince Cambacérès, archichancelier de l'Empire, à Paris.

Paris, 20 février 1809.

Mon cousin, faites venir M. R.... et faites-lui connaître que sa femme se conduit de la manière la plus inconvenante, qu'elle a un boudoir qui est le scandale de Paris, qu'elle ait sur le-champ à le faire changer, car, si elle continue à se comporter ainsi, je serai forcé de lui donner une preuve publique de ma désapprobation.

M. Fouché, duc d'Otrante, ministre de la police générale

Paris, 25 janvier 1810.

Monsieur le duc d'Otrante, il y a dans *Publiciste* un article qui paraît fait en faveur des moines espagnols. Faites-lui entendre au rédacteur l'inconvenance de ces articles et le risque qu'il court de faire supprimer son journal.

Faites faire des articles qui peignent la férocité de ces moines, leur ignorance et leur profonde bêtise, sur les moines d'Espagne sont de vrais garçons bouchers.

Au comte de Montesquiou-Fezensac, grand chambellan de l'empereur.

Trianon, 8 août 1810.

Monsieur le comte de Montesquiou, une m'avez fait présenter une Mme de Bonneroilles qui vient de la Jamaïque et me dire cette circonstance. Je vous recommande d'apporter plus d'attention sur les personnes que vous me présentez. Faites rayer cette dame de la liste de mes présentations.

Au général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police générale.

Saint Cloud, 19 septembre 1810.

Monsieur le duc de Rovigo, on m'assure qu'il se tient de très mauvais propos chez un marchand de vin, rue Saint-Honoré, au coin de la rue Bibliothèque. Faites un peu surveiller ces petits cabarets.

Au même

Fontainebleau, 27 septembre 1810

Monsieur le duc de Rovigo, le ministre de l'intérieur vous a fait connaître que je désirais que les journaux ne parlassent pas d'Austerlitz dans les articles sur le fronton du Corps législatif, c'est-à-dire de ce qui pourrait humilier la Russie. A cela près, ils peuvent faire les remarques qu'ils voudront, pourvu qu'ils ménagent l'amour-propre des puissances amies.

Au même.

Fontainebleau, 8 novembre 1810.

Monsieur le duc de Rovigo, j'approuve ce que vous me proposez à l'égard des individus des départements de la Belgique et au delà des Alpes dont vous m'avez envoyé la statistique. Vous ferez connaître à ceux qui ont des filles à marier qu'ils ne pourront en disposer qu'avec mon consentement, mon intention étant de les marier à des Français qui se sont distingués dans mes armées.

Au prince Le Brun, architrésorier de l'empire, gouverneur général des départements de la Hollande, à Amsterdam.

Trianon, 18 juillet 1811.

Mon cousin, les auteurs des *Annales politiques et littéraires*, d'Amsterdam, ont fait un article dans lequel ils prétendent qu'avec envoyé le droit d'excommunier les souverains et de dépouiller des souverainetés. Donnez ordre que le journal des *Annales politiques et littéraires* soit supprimé et que les auteurs de l'article soient arrêtés.

Au général Savary, duc de Rovigo, ministre de la police générale.

Paris, 11 février 1813.

Monsieur le duc de Rovigo, vous donnerez ordre d'arrêter tous les prêtres qui seront rencontrés dans les petites églises et de les envoyer dans les prisons d'État.

Au même.

Weissenfels, 1er mai 1813.

Monsieur le duc de Rovigo, vous faites venir un tas de vieilles sottes du faubourg Saint-Germain, à l'occasion de Sabran et vous en parlez tant que vous donnez de l'importance à cette misérable affaire. Vous vous faites moquer de vous par tous ces gens qui disent que vous les appelez, non pour les interroger, mais pour les entendre. Je ne comprends rien à cette conduite. Ce Sabran n'est pas un conspirateur; ce n'est qu'un polisson qu'il fallait faire fouetter et envoyer à Vincennes ou ailleurs, mais dont il ne fallait pas parler. Il faut plus de conduite dans la police d'un grand empire et surtout moins parler. Ils disent devant vous ce que vous voulez et derrière lils s'en moquent.

Au même.

Erfurt, 23 octobre 1813.

Monsieur le duc de Rovigo, la démarche que vous avez fait faire auprès du roi d'Espagne est inconvenante sous tous les points de vue. Puisque vous connaissez l'objet de ses voyages à Paris, vous devez en parler les ignorer. Il y a dans toute cette conduite peu de tact de votre part. L'art de la police est de ne pas voir ce qu'il est inutile qu'elle voie.

On voit par des exemples pris sur le vif, combien Napoléon se gênait peu à l'égard de ses parents, de ses alliés, de ses ministres, des gens du faubourg-Saint Germain, des prêtres et des journalistes de l'époque. Il n'avait de ménagements pour personne. Son mot favori est: "Il faut que cela finisse." Et, bien qu'il se donne le plus souvent la peine de préciser, on savait d'avance que ce cri de colère exaspéré voulait signifier tout au moins l'arrestation, la prison, l'exil.

FEUILLETON.

La Reine de l'Or.

—PAR—

PAUL D'AIGREMONT.

QUATRIÈME PARTIE.

JUSTICE.

(Suite.)

—Je ne demande pas mieux; car je travaille pour le compte d'un bandit qui m'a déjà mis dedans plusieurs fois, et n'a jamais tenu aucun de ses engagements vis à vis de moi.

—Eh bien! c'est entendu. Votre physionomie me revient. Je vais vous mettre tout de suite à l'épreuve. Si je suis content de vous, je vous donnerai un poste de confiance et votre fortune sera faite.

A partir de ce moment-là, Bernard Leguilloux devint pour André une sorte d'*alter ego*, sur lequel ce dernier pouvait se décharger des plus rudes, des plus fatigantes besognes.

Tandis que le mari de Thérèse dirigeait, pensait, surveillait les ingénieurs américains qu'il avait dû amener de New York, Bernard Leguilloux, avec sa vigilance inlassable, sa force physique extraordinaire et son énergie à toute épreuve, était devenu le maître de toute cette plèbe de mercenaires et de travailleurs si difficile à surveiller, et qui grouille dans tous les placers de la Guyane.

A eux deux ils avaient réussi.

Bientôt, malgré la différence du niveau social, une solide amitié les avait unis.

Dévouement de chien fidèle chez l'un, bonté à toute épreuve chez l'autre, ils marchaient la main dans la main, n'ayant qu'un but commun : la réussite de l'affaire et le retour dans la commune patrie.

Le jour où André riche pourrait aller retrouver sa Thérèse, Bernard Leguilloux irait également rejoindre en Bretagne une fiancée qui l'attendait aux environs de Vannes, et sur la fidélité de laquelle il ne gardait aucun doute.

Pendant qu'André occupé sans cesse à la direction de sa mine cherchait du matin au soir des perfectionnements aux lavoirs, aux broyeurs, aux extracteurs, à tous ces merveilleux outils que les Américains ont inventés et dont il connaissait maintenant le maniement mieux qu'eux, les ayant étudiés avec passion, Bernard Leguilloux ne se contentait pas de remplir avec une conscience et une énergie sans pareilles les délicates fonctions de chef de placer ; mais il trouvait encore le moyen de mener à bien tous les menus détails de la vie du chef qu'il adorait.

A côté des grands bâtiments de l'usine, il avait fait arranger par ses hommes, avec un goût exquis, la modeste case de l'ingénieur, qu'il partageait avec André, afin de mieux veiller sur lui.

Certes, basse et petite, comme elle l'était, la maisonnette ne brillait pas par son luxe architectoral, mais la splendeur de l'encadrement suppléait à cette simplicité du fond.

Leguilloux était parti lui-même dans la forêt avec les plus intelligents de ses hommes, et dans la nombreuse famille des lianes, il avait choisi celles qui, plus obéissantes que les autres, forment les charmilles les plus ombreuses, les guirlandes les plus élégantes, les murailles de verdure les plus impénétrables à la chaleur.

En Guyane, où un dicton populaire affirme que l'arbre repousse derrière celui qui l'a coupé, la végétation a une rapidité merveilleuse, absolument inconnue dans les climats européens.

Quelques mois ne s'étaient pas écoulés que les barbadines, les kousous, les matrimboua suspendaient leurs fruits d'or aux vertes tonnelles, à côté des orchidées les plus étrangement belles qui mêlaient leur fleurs éclatantes, leurs fleurs de rêve, aux feuillages grimpants des lianes, et montaient avec elles, comme des folles, jusqu'au faîte de la petite maison.

En bas, tout autour, dans des massifs arrosés avec un soin jaloux, les jasmins, les roses, les vanilliers, les héliotropes s'épanouissaient au soleil, et remplissaient l'air de parfums enivrants.

Sur les corolles éclatantes des fleurs, dans les calices embaumés, l'oiseau-mouche, le plus petit de tous les porteurs d'ailes, le colibri au plumage de prismes, les cétoines d'or, les scarabées aux reflets d'émeraudes, les insectes d'azur, les longues demoiselles au corps de diamant, tout cela voletait, chantait, brulinait, bourdonnait, mettait dans l'air des murmures aussi doux que des brises ; des chatoiements aussi éclatants que les reflets du soleil lui-même.

Et un peu plus loin encore l'industrie attentive de Bernard Leguilloux avait réuni dans une sorte de petit jardin, qu'enclavait une simple palissade de rouconyers aux baies écarlates, les fruits admirables de la pomone guyanaise ; d'abord l'ananas au majestueux panache, le mangoier aux fruits de crème, le bananier, le goyavier, le calimitier, le manioc, dont la racine contient le poison le plus subtil et la fécule la plus nourrissante, des orangers aux pommes d'or.... Et dominant le tout, comme un immense éventail de quelque princesse surnaturelle, le palmier dont les grandes branches dentelées frissonnent sans cesse à la brise du matin comme au vent du soir.

Ce jour-là, comme l'heure de la sieste touchait à sa fin, et pendant que Bernard Leguilloux terminait sa ronde accoutumée, un frisson mystérieux passa au milieu des ouvriers qui s'étaient éveillés les premiers.

Ils tendaient tous, en effet, le cou du côté de la forêt, vers un buisson plus impénétrable que les autres, et on entendit aussitôt ces mots qu'ils échangeaient entre eux sur le ton d'une vive et poignante curiosité :

—Là!... Là!.... voyez donc.... N'est-ce pas que c'est la Reine de l'or?..

—Est-ce qu'elle viendrait ici?

—Je t'assure que c'est elle.... Regarde donc.... là bas, elle va passer entre les branches de ce cèdre gris.

—Mais oui, tu as raison.... On dirait bien, en effet, que c'est la Reine.... Hé bien! en voilà une chance pour le patron!.... Car vous savez, on ne la voit jamais que dans les placers dont les filons sont énormes.... L'or l'attire....

—De là son nom, alors?

—Parfaitement, et jamais elle ne s'est trompé....

—Partout où elle gîte, on peut laver la terre, on creuser le roc s'il y en a un à côté, le filon est là!

A cet instant, Bernard Leguilloux arrivait.

—Qu'est-ce qui vous occupe donc tant que ça, mes bijoux? demanda-t-il à ceux de ses ouvrier dont il remarquait le visage empreint d'une préoccupation fort peu ordinaire.

Un libéré français, plus intelligent que les autres, lui narra l'histoire.

Bernard haussa les épaules.

—Une folle, une voleuse ou une femme de mauvaise vie, dit-il en se servant d'une expression plus énergique.

Tout le monde se révolta.

—Oh! pour ça, non! s'écria-t-on de tous côtés, avec de grands gestes indignés.

Celui qui avait déjà raconté l'histoire de la Reine de l'or, Gallet, ajouta:

—Pour ce qui est d'être folle, il se pourrait qu'elle le fût, car ses yeux, de beaux yeux de velours noir comme on n'en peut certainement pas rencontrer de pareils, ont toujours l'air de regarder et de voir des choses surnaturelles ou très lointaines.

Quant à ses paroles, on n'en connaît pas la couleur, et elle est peut-être muette, vu que personne n'a jamais entendu un seul mot sortir de ces lèvres.

Mais pour être une voleuse, une femme de mauvaise vie, oh! non.

La Reine de l'or, avec ses beaux cheveux tout blancs, son visage pâle et encore jeune, ressemble plutôt à la vierge Marie. Et il n'y en a pas un de nous qui n'ait envie de lui parler à genoux quand il la voit; demandez plutôt aux camarades.

—C'est vrai, ça, affirma un autre libéré, mais elle le mérite aussi. Car si l'on attire, il y a une chose qui semble l'appeler bien plus encore, c'est la maladie.

Ainsi l'année que la fièvre jaune s'est mise sur les placers, on aurait dit qu'il n'y avait pas seulement une Reine, mais trois ou quatre.

Elle se multipliait, allant de l'un à l'autre, portant des herbes que les indiens, dont elle est l'amie, lui ont, paraît-il, appris à connaître et à trouver dans la forêt.

Et elle soignait ainsi, nuit et jour, tous ceux qui étaient malades. Rien ne la rebutait.

—Tu l'as vue, toi? demanda Legouilloux.

—J'ai fait plus que la voir. J'ai été soigné par elle.

Nous étions à ce moment-là plus de trente à rôder dans nos carbets, trente qui sans elle maugréaient à l'heure qu'il est les pissenlits par la racine. Elle nous a, à tous, sauvé la vie.

C'est à partir de cette époque qu'on lui a vové le culte dont elle est l'objet sur presque tous les placers de la Guyane.

Oh! ne haussez pas les épaules, maître.... Si jamais vous avez le malheur d'être malade, et si elle vous soignait, vous feriez comme les autres, vous l'adoreriez.

—C'est bon!.... C'est bon! En attendant, je la surveillerai de près. En marche, vous autres, il faut reprendre la pioche et le pic. La roche ne se percera pas toute seule, mes enfants. Allons! loup!

Pâle mêlée, les ouvriers se levèrent, obéissant à Bernard Leguilloux, et chacun se dirigea vers le poste qui lui était désigné.

Une grande roche de quartz blanc était déjà entamée et laissait voir les raies jaunâtres qui la zébraient de tous les côtés.

A une centaine de mètres environ à gauche, une femme était debout, appuyée contre une paroi un peu plus haute et plus lisse que celle à laquelle on était en train de travailler.

L'inconnue était grande, mince, et sous les vêtements qui la drapaient à la façon des Indiennes, elle avait une élégance d'attitude et de tournure vraiment extraordinaire.

Ses cheveux, plus blancs que la neige, faisaient comme une auréole de sainte autour d'un front très développé.

Ses yeux, comme l'avait dit le libéré français, ressemblaient à du velours noir. Son visage long et étroit était d'une régularité admirable, et gardait les traces d'une beauté souveraine.

Mais ce qui frappait par dessus tout, c'était, avec une distinction et une délicatesse égales, l'expression de tristesse douloureuse, et même d'incommensurable désespoir qu'avait la figure de cette femme, dont les yeux, en effet, un peu vages, ne semblaient voir ni les personnes ni les objets qui l'entouraient.

Le même frisson mystérieux passa au milieu des travailleurs.

Tous restèrent debout à la même place, avec un très grand sentiment de vénération et de respect, et tous murmurèrent :

—La Reine!....

Puis tout à coup, le vieux libéré s'écria en parlant à Bernard :

—Maître, il est inutile que nous continuions notre besogne de ce côté-ci. J'ai été prospecteur moi aussi, et je vous l'avais déjà dit au moment de commencer, nous sommes trop à droite. A présent, j'en suis tout à fait sûr. Le filon est là-bas, à l'endroit même où la Reine est appuyée.

—Il a raison, il a raison!.... s'écrièrent tous les ouvriers en chœur, l'or est là-bas. Il faut y porter nos outils.

Bernard Leguilloux n'eut pas le temps de répondre.

Un pas rapide, nettement accentué, se fit entendre à quelque distance, toutes les têtes se retournèrent, un silence se fit, et on entendit ces mots balbutiés avec un très grand sentiment de crainte:

—Le chef.....

C'était en effet André Dangely qui venait sur la mine, comme cela lui arrivait souvent à la reprise des travaux.

Le dur labeur auquel André se livrait nuit et jour depuis son voyage en Guyane l'avait à peine changé.

Plus de volonté sur les traits que recouvraient une épaisse couche de bistre; dans l'œil, plus fixe et plus pénétrant, l'habitude des subites défaisions et des énergies à toute épreuve, c'était tout.

A part cela, le mari de Thérèse était resté le même, avec son beau visage droit et honnête qui attirait invinciblement la sympatie de tous ceux qui le rencontraient.

Bernard Leguilloux, à cette vue, marcha vivement vers André Dangely.

A voix basse, il lui raconta brièvement ce qui venait de se passer, lui montrant alternativement la Reine de l'or, toujours appuyée à son roc, et le libéré qui avait parlé.

—Ne m'avez-vous pas dit que c'était un très bon prospecteur? demanda André à son contremaître.

—Oui, chef. L'un des meilleurs que j'aie jamais vus.

Rapidement Dangely se dirigea vers le libéré.

—Toute idée superstitieuse à part, mon cher Gallet, lui dit-il, sur quoi te fasses-tu pour croire qu'il y a de l'or là-bas plutôt qu'ici?

L'ouvrier n'hésita pas.

—Le quartz y est plus blanc et plus serré, dit-il, et les veines jaunes beaucoup plus foncées.

—L'or ne se trouve pas par veine, répondit André.

—Non, mais il est toujours dans les roches qui contiennent ces marbrures jaunes que vous voyez là, et que j'appelle des veines.

Du reste ce que je vous en dis, monsieur le directeur, peut fort bien ne pas être scientifique, car ce n'est que le simple résultat de mes observations à moi

Voilà plus de dix ans que je cherche l'or ou que je travaille sur les placers, et chaque fois que j'ai vu une roche comme celle de là-bas, elle a toujours contenu de l'or en plus ou moins grande quantité; tandis que dans le quartz semblable à celui que nous travaillions ici, je n'en ai jamais trouvé.

L'ouvrier, Français de naissance, avait un visage et des yeux, surtout des yeux, extrêmement intelligents.

Il s'exprimait avec une conviction si profonde qu'André, malgré lui, en était impressionné.

Quelques autres ouvriers écoutaient debout, appuyés sur leurs instruments de travail.

L'attention que le directeur prêtait à leur camarade les enhardit.

—On n'a pas besoin d'avoir été prospecteur et d'avoir le nez de Gallet, dit l'un d'eux. La Reine de l'or est allée s'appuyer à ce rocher, elle ne se trompe pas, elle. Il est sûr qu'il y a un filon, et même un gros filon, à l'endroit même où elle s'est posée.

André sourit.

Il avait déjà maintes fois entendu parler de cette créature bizarre, sans l'avoir encore ni vue ni rencontrée.

Il savait qu'elle était honnête et bonne, qu'elle faisait du bien dans la mesure de ses forces, et que son influence sur les ouvriers du placer était plutôt heureuse que mauvaise.

—Leguilloux, dit-il en s'adressant à son contremaître, je vais aller examiner la roche avec Gallet. Vous, faites reprendre le travail à la mine, les machines et les extracteurs ne doivent pas rester inoccupés.

Puis, se retournant vers le libéré :

—Viens, Gallet, lui dit-il, et apporte tes outils.

L'un suivant l'autre, ils arrivèrent bientôt tous les deux à l'endroit même où était appuyée la Reine de l'or.

Celle-ci, toujours immobile à la même place, ne parut point s'apercevoir que des étrangers s'étaient approchés d'elle.

De près, elle avait des admirables yeux sombres qui empruntaient un éclat et une douceur extraordinaires à la neige dont ses cheveux étaient poudrés, elle était encore plus belle que de loin, tant ses traits étaient fins et délicats.

Mais en l'examinant mieux, on voyait qu'elle était plus âgée que sa souplesse et sa minceur ne le faisaient supposer tout d'abord.

En effet, sa bouche, à l'expression si douloureuse, était entourée de quelques rides, tandis que mille petites hachures, plus ténues que d'imperceptibles cicatrices, couvraient ses tempes, ses paupières et le tour de ses yeux.

Instinctivement, devant elle, André se découvrit.

Droite et rigide, ses beaux yeux vagues jetés au hasard vers le lointain, la Reine de l'or ne parut pas remarquer davantage qu'un étranger était à ses côtés.

—Madame!.... murmura l'ingénieur.

A cette voix inconnue se redressa et parut chercher celui qui lui adressait la parole.

Un sourire d'une douceur extrême erra sur sa bouche, mais son regard resta fixe, tandis qu'aucune parole ne vint à ses lèvres.

Comme elle s'était retournée vers lui, l'ingénieur la vit mieux et il tressaillit jusqu'au fond de son être.

—Pour sûr il connaissait cette femme.....

Où donc l'avait-il déjà rencontrée?

Mais tous les efforts de sa mémoire furent infructueux.

Il ne se souvenait pas....

Tandis qu'il lui était impossible de mettre un nom sur cette physionomie qui, cependant, lui était familière, il en était certain, il cherchait encore, il cherchait toujours.

Enhardi par son sourire, il lui prit la main. Une main petite et de formes exquises, malgré le hâle épais qui la recouvrait.

Loin de se révolter ou de chercher à fuir, la folle au contraire eut un regard plus doux à l'adresse d'André, pendant que son sourire s'accentuait davantage.

—Comment vous appelez-vous? lui demanda l'ingénieur.

Elle ne répondit pas et eut mouvement de ses lèvres ne vint même dire qu'elle fit un effort quelconque pour proférer un son.

André s'adressa alors à Gallet qui traversait déjà, entamant la roche à grands coups de pic.

—Connaît-il un peu la langue que parlent les naturels de ce pays? demanda-t-il.

—Oui, monsieur le directeur, mais vous ne serez pas plus avancé qu'avant, allez! Nous avons tous adressé la parole à la Reine de l'or, dans tous les dialectes du monde entier, je crois bien. Et elle n'a jamais paru nous entendre. D'où nous avons conclu qu'elle devait être muette.

—Et il ne fait rien. Répétez lui en indien ce que je lui ai dit tout à l'heure.

Gallet obéit.

Mais sa voix, en effet, pas plus que celle de l'ingénieur ne sembla arriver jusqu'aux oreilles de la pauvre femme.

N'importe, Dangely essaya encore, mais avec aussi peu de succès.

Etait elle muette, comme le disait Gallet, ou bien sa raison absente ne lui permettait-elle plus d'être accessible aux choses extérieures?....

André crut cela plutôt, surtout devant l'irrésolution vague de ces beaux yeux sombres qui ne semblaient rien distinguer autour d'eux.

Et de plus en plus cette idée revenait, s'incrustait en lui, prenant une force nouvelle :

—Où donc l'ai-je vue et connue?....

Et un singulier, un poignant intérêt naissait, au plus profond de son âme, pour cette inconsciente qui avait un si doux sourire sur les lèvres.

Ce fut même avec une joie mystérieuse qu'il la vit le suivre et s'attacher à ses pas, lorsque Gallet ayant attaqué la roche et lui ayant remis divers échantillons de quartz assez importants pour être analysés, André fit mine de regagner l'usine.

—Voyez, monsieur le directeur, lui dit en même temps l'ouvrier, voyez ces grains plus brillants, cette composition si blanche et si serrée, puis ici cette marbrure foncée; jamais ces signes-là ne m'ont trompé.

Vous pouvez faire creuser plus avant, avec vos outils à vous, car c'est très dur; mais aussi vrai que je m'appelle Gallet, l'or est là.

—Je vais examiner ces échantillons chez moi, répondit le mari de Thérèse. Après je prendrai une détermination.

André revint vers son habitation, et s'étant retourné à plusieurs reprises, il vit la folle qui doucement, instinctivement, le suivait à distance, comme le chien suit le maître qu'il lui plaît, et que librement il adopte.

Cette marque certainement inconsciente le toucha extrêmement, et il voulut faire entrer la Reine chez lui.

—Je la ferai manger, pensa-t-il. Si elle vient de loin, comme l'affirme Gallet, elle doit avoir besoin de nourriture et de repos.

Mais cette bonne pensée devait rester à l'état de projet.

Se faire comprendre de la folle était un travail dont personne n'était capable, ni André, ni un autre.

S'approcher, pour s'emparer d'elle, paraissait encore plus difficile.

En effet, plus légère qu'une biche, plus souple qu'une couleuvre, au premier mouvement de Dangely, elle disparut entre les arbres de la forêt, défiant toute poursuite, déjouant toute ruse.

L'ingénieur dut renoncer à l'attirer chez lui. Mais toute la soirée il resta étrangement pensif et préoccupé.

La nuit, il eut un rêve singulier :

Les cheveux blancs de la folle étaient devenus blonds; ses beaux yeux sombres avaient pris la couleur et les teintes de l'aigue-marine ; le visage si doux était plus altier ; autrement les traits, la taille, la tournure étaient restés les mêmes, et c'était Thérèse, sa Thérèse à lui, qui était venue le rejoindre, et qu'André reconnaissait maintenant dans la Reine de l'or.

Si vif, si profond fut ce songe; à son réveil, l'ingénieur en garda une empreinte si poignante, qu'il eut toutes les peines du monde à se reprendre, et pendant plus d'un quart d'heure, il crut que le rêve était une réalité très vraie et très tangible.

Mais il finit par se ressaisir; alors, il sauta à bas de son lit, plongea sa tête dans une cuvette d'eau froide et regarda par la fenêtre.

L'aube, qui se levait, éclairait déjà de ses premières lueurs rosées la flore superbe de la Guyane, épanouie devant ses yeux, dans le petit jardin que Bernard Leguilloux entretenait avec tant d'amour.

Les oiseaux chantaient comme des fous....

A quelque distance, la forêt aux arbres magnifiques frissonnait aux premières brises du matin.

L'air était plein des senteurs balsamiques des grands cèdres, mêlées aux parfums plus capiteux des jasmins et des roses.

Mais tout cela ne lui disait pas s'il avait rêvé oui ou non ; si cette folle, rencontrée par hasard, si loin de la patrie, n'avait pas les traits de sa femme, celle qu'il adorait en la regrettant si ardemment.

A cet instant, une forme svelte apparut derrière la grande palissade de rouconyers, glissant avec une grâce extrême et se dirigeant vers l'habitation.

André n'eut pas de peine à la reconnaître, c'était la Reine de l'or.

La même auréole blanche entourait sa tête fière; ses pagnes étaient arrangés avec le même soin minutieux; elle sonnait encore en regardant l'habitation, et elle portait sur sa hanche, à la façon des Indiens, une corbeille finement nattée, pleine de fruits et de fleurs sauvages.

André s'empara d'une lorgnette excellente placée sur son bureau, et caché par un rideau de gaze, il examina celle qui s'avançait vers sa maison.

Non, c'était un rêve qu'il avait eu, rien qu'un rêve.....

La Reine de l'or n'avait en elle rien du visage, des traits ou de l'expression de Thérèse.

Grande et souple, et de superbe tournure, elle l'était aussi; mais l'élégance et la beauté ne sont-elles pas de tous les pays?

Du reste, la taille de Thérèse était plus élevée que celle de l'inconnue qu'il avait sous les yeux.

Malgré cette conviction absolue, Dangely la regardait, la regardait encore avec une émotion qu'il ne s'expliquait pas.

A coup sûr ce n'était pas à sa femme qu'elle ressemblait, mais cependant, ce visage lui était familier, il en était encore plus sûr que la veille.

La Reine, maintenant, était arrivée à la porte même de la maison, sous une véranda où étaient placés des bancs et une table sur laquelle, souvent, le matin et le soir, l'ingénieur mangeait ou prenait le café.

Elle regarda longuement autour d'elle.

L'usine n'avait pas encore repris ses travaux, car les premières lueurs du jour naissant éclairaient seules la campagne ; aucun ouvrier ne paraissait d'aucun côté, à peine les chauffeurs et les mécaniciens indiquaient-ils leur présence derrière leurs machines par les premiers panaches noirs qui montaient au-dessus des hautes cheminées.

Alors, se croyant bien seule, la Reine déposa sa corbeille sur la table rustique, et très vite elle reprit le chemin de la forêt.

Sans réfléchir, André avait sauté dehors, et maintenant, il courait derrière la fugitive qui l'entraînait.

—Madame!.... Eh! madame!.... Attendez moi donc.... j'ai besoin de vous parler....

Peine perdue.

La folle, de son pas léger, s'en allait agrandissant sans cesse la distance qui le séparait de son ingénieur.

Au moment d'entrer dans les forêts impénétrables, elle se retourna, lui sourit avec sa même expression douce et bonne, puis disparut tout à fait, cette fois-ci.

Il resta comme interdit et très déçu à la même place.

Il semblait, en effet, à André que quelque chose de cher s'en allait de sa vie.

Mais ses travaux, ses combinaisons, sa surveillance le réclamaient.

Il reprit son existence accoutumée.

Tout le reste du jour, du reste, que la Reine de l'or était repartie pour un autre placers qu'elle visitait d'habitude, car personne ne la revit, pas plus les ouvriers que les chefs.

Cependant, le renom dont elle jouissait augmenta encore.

En effet, dans la roche contre laquelle la Reine s'était appuyée, un nouveau filon fut trouvé, et dépassant en richesse tout ce qu'on avait découvert ou exploité jusqu'à ce jour.

—Pourquoi est elle partie? se demandait souvent Dangely. Pourquoi ne revient-elle pas?.... Il me semble que je l'eusse soignée avec joie, et peut-être guérie!.....

Bien des mois s'écoulèrent.

Enfin, un matin, on s'éveillant, il trouva une petite corbeille de fleurs et de fruits semblable à la première, placée au rebord de sa fenêtre.

Son cœur s'en épanouit, très heureux.

Et toute la journée il courut ses chantiers, explora les environs, marcha dans tous les sentiers de la forêt fréquentés d'habitude.... Ce fut en vain.

La Reine de l'or n'apparut nulle part

Vers le soir, comme il s'était assis assez loin, sous un arbre immense, fatigué de sa longue course, il s'endormit.

Au réveil, il était tard ; les étoiles brillaient déjà au ciel.

Dans sa crainte d'inquiéter Bernard Leguilloux par son absence, André se leva et voulut rentrer.

Mais ses jambes étaient brisées, une singulière lassitude l'empêchait de marcher aussi rapidement qu'à l'ordinaire.

Peu à peu même, lourdeur de ses membres augmenta, de singuliers vertiges le prirent, le laissant affalé contre un des buissons de la route, sans volonté, presque incapable d'avancer.

Enfin, après des efforts sans nom et une fatigue très grande, il vit luire dans la nuit les lumières de l'usine.

Encore quelques pas, et il allait atteindre sa maison.

Ces quelques pas, il ne fut point capable de les faire.

Ses artères battaient, une sueur abondante coulait de son front qu'un cercle de fer étreignait ; sa tête lui faisait un mal affreux ; ses membres endoloris lui semblaient comme liés par des chaînes de fer.

Un nouveau vertige le prit.

Il allait s'évanouir au seuil même de son jardin, lorsqu'il lui parut reconnaître la voix de Bernard Leguilloux.

—Pour sûr qu'il lui sera arrivé quelque chose..... disait le fidèle Breton. Jamais le patron ne s'est ainsi attardé, il faut prendre des fanaux et aller dans la forêt à sa recherche.....

Allons, loup! mes enfants, qui m'aime me suive.....

André réunit toute l'énergie, toute la volonté qui lui restait et essaya de prononcer le nom de son contremaître.

Il ne put qu'articuler un cri indistinct.

Mais ce cri, ou plutôt cette plainte, l'oreille de Bernard la saisit.

—Ah! tonnerre de Brest!.... s'écria-t-il, le chef n'est pas loin d'ici!..... Je l'ai entendu!... Mais où est-il, mon Dieu!... où est-il?....

Et plus haut, en battant tous les buissons, en regardant chaque touffe de verdure, il criait :

—Monsieur André!.... Monsieur André!....

Enfin, il se butta au corps inerte de l'ingénieur.

—Ah! fit-il en se baissant vers lui, pourvu qu'il ne soit pas blessé, ou que quelque satanée bête ne l'ait pas mordu!....

Un des ingénieurs américains placés sous les ordres de Dangely fit observer qu'il fallait d'abord l'emporter chez lui, et qu'une fois étendu sur un lit et désha billé, on se rendrait bien mieux compte de son état.

Bernard porta la tête, mais il ent toutefois l'intelligence d'écouter ce sage conseil.

Un quart d'heure après, André entouré de ses aides et de Bernard